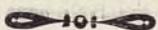


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LES ROMANCIERS ILLUSTRES, HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË, par JULES JANIN (suite et fin). — LA MÈRE DU DÉSERT, traduit par A. COLINGAMP (1^{re} partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le mois de mai, qui a fait cette année une apparition exceptionnelle, car on était déshabitué de sa présence depuis cinq ou six années, a rappelé toutes les traditions de cette jolie saison, dont il n'était plus question que dans les recueils de poésie et de romans; le printemps a été une vérité pour l'année 1857, qui s'annonce sous les meilleurs auspices en dépit des astronomes pessimistes, plus ou moins Allemands, qui se préoccupent de la comète, dont l'influence n'agira, paraît-il, que sur la vigne. Elle lui donnera une séve et une vigueur qui permettront de remplir de nouveau nos caves de ce fameux vin de la comète, dont on n'a plus guère nulle part, puisqu'il date de 1814. Cette fête et cette gaieté de la nature ont fort justement leur contre-coup sur les femmes; jamais elles n'ont été plus jolies; toutes les calèches qui se pressaient aux dernières courses de Chantilly, de la Marche et autres lieux hippiques, semblaient des corbeilles de fleurs; le blanc y dominait, et rien n'était plus gracieux que le coup d'œil de tous ces visages frais et souriants sous les pavillons diaprés de leurs ombrelles et au milieu de fraîches toilettes.

Encore tout occupée des trousseaux dont elle sait faire des collections de merveilles nouvelles, madame Payan a dû se multiplier pour inventer ces robes, ces canezous, ces basquines, que portaient la plupart

de ces belles dames; elle s'était mise à l'œuvre au premier soleil, et en quelques jours elle a improvisé mille fantaisies qu'il faut être fée pour créer si vite, car la moindre d'entre elles représente des mois de travail. Quel est donc ce mystère?... Il est simple dès qu'on le pénètre complètement: madame Payan a donné une impulsion à la lingerie qui l'a fait entièrement sortir de ses anciens errements. Il ne s'agit plus de prendre de grands lés d'étoffe et de les broder patiemment avec des dessins plus ou moins compliqués; sa broderie actuelle se compose de plusieurs éléments, c'est une sorte de mosaïque transparente dans laquelle la beauté de l'ensemble dépend du goût de l'ouvrière artiste qui en a dirigé l'emploi. La maison de madame Payan est pleine d'entre-deux brodés, unis, à jours, de dentelles de toutes les espèces, de médaillons, de chevrons, de festons, etc.; ce sont les matériaux de ces merveilleux peignoirs, de ces robes exquises, dont nous ne pouvons ensuite assez admirer le travail; mais quel talent pour la mise en œuvre! Tantôt le devant et le corsage d'une jupe sont entièrement couverts de petits plis crevés, tantôt ils sont rayés d'entre-deux transparents, et là-dessus s'épanouit un semis de médaillons brodés de façon admirable, ou de chevrons légers, ou encore d'arabesques capricieuses. Depuis le peignoir festonné, avec lequel on descend de son lit, jusqu'à la toilette complète qu'on met le soir pour danser, madame Payan a des modèles pour toutes les circonstances, et ajoutons pour toutes les bourses; grâce à l'immense développement donné à sa fabrication, elle peut céder des robes de mousseline à volants, brodées à ravir, à des prix si raisonnables, qu'on ne leur résiste jamais. Elle a imaginé une certaine robe Louis XV, brodée en semis, avec deux jupes, dont la première est garnie d'un haut volant, qui a un inimitable cachet de distinction; cette robe, à manches demi-longues, peut indifféremment se porter montante ou décolletée; une guimpe faite avec les mêmes entre-deux que les dessins du devant permet de la mettre pour demi-toilette; des bouillons clairs, dans lesquels on passe à volonté des rubans roses, bleus ou jaunes, en font tout de suite une robe de soirée; ce qui ne peut se décrire, c'est la grâce de la forme et la beauté du travail; non-seulement cela est exécuté par les aiguilles les plus habiles,

mais les dessins dans leurs moindres détails ont toujours chez madame Payan un fini et une originalité qu'on rencontre difficilement d'ordinaire. Les trousseaux qui donnent matière à cette imagination si féconde font l'admiration de tous ceux qui les voient; on ne peut comprendre comment il est possible de tant varier avec des éléments si restreints; c'est là qu'est l'habileté, c'est là qu'est le talent, et c'est ce qui constitue à la maison de madame Payan une supériorité qu'on ne lui enlèvera pas.

La maison Gagelin est en ce moment admirablement assortie en robes d'été des étoffes les plus aériennes; ces tissus laine et soie font des robes à disposition d'une fraîcheur délicieuse; les volants Pompadour sur fond de soie blanche, encadrés de barres de soie verte, cerise ou bleue, sont très-élégants pour robe de demi-toilette; parfois on met, au lieu d'un corsage pareil, une de ces basquines écossaises dont la maison Gagelin a seule le modèle. Ces basquines se font en taffetas noir; elles ont une basque par derrière, des pans devant, et ce qui les caractérise, c'est une basque aussi longue qu'une seconde jupe qui est posée de chaque côté de la taille, et dans laquelle se trouvent des poches; les dames anglaises apprécient beaucoup cette forme, qui gardera du moins la supériorité de ne pas devenir commune. La maison Gagelin fait aussi pour dîner aux petites réunions du soir des robes Louis XV à trois jupes, garnies de grosses chicorées découpées qui ont tout à fait le style ample et coquet à la fois de l'époque qu'elles rappellent; le corsage est montant, sans basques, avec un petit châle à chicorée; la manche est formée de deux manches garnies comme les jupes. La suprême élégance consiste à porter ces robes, presque négligé, en belle étoffe et en couleurs claires. On en a demandé plusieurs à la maison Gagelin pour Fontainebleau; elle en a envoyé de roses, de vertes, de bleues; les plus jolies étaient toutes blanches; avec un châle de dentelle noire de chez Violard et un de ces chapeaux de paille d'Italie que monte si admirablement madame Minette, une des rares modistes qui sachent couper la précieuse paille d'Italie, on a l'ensemble d'une toilette exceptionnellement élégante.

Beaucoup de personnes se sont adressées à madame Leclère-Collot au moment de partir pour prendre part aux excursions de la cour; bon nombre de femmes, et des plus riches, lui ont demandé de ses belles garnitures de mantelets de dentelle noire brodée, afin de ne pas laisser leurs volants de Chantilly aux broussailles de la forêt de Fontainebleau; d'autres ont emporté de ses mantelets brodés en soie et chenille sur couleur claire, qui sont très-parés sans être trop susceptibles.

La saison des eaux et des bains de mer commencera sans doute de bonne heure, et madame Leclère-Collot tient déjà prêts ces burnous de mille formes, qui iront tenir chaud à tant de belles épaules sur les plages ou sur les montagnes; la forme burnous est la plus commode pour ce genre de vêtement. Madame Leclère-Collot en

a des modèles très-variés; les plus nouveaux et les plus simples sont en une belle étoffe unie marron, bleu ou gris de fer, et bordés par de larges biais d'un écossais très-vif de tons; d'autres sont tout en écossais avec au contraire la bordure unie; les burnous soutichés de deux nuances claires sur un fond sombre sont très-riches; madame Leclère-Collot fait pour les femmes qui ne tiennent pas à avoir de capuchon des vestes grecques couvertes de petits boutons, et brodées en soie ronde, qui sont à la fois très-commodes et très-belles; elle fait aussi de longs talmas sans manches en drap ou en soie de toutes nuances, que les voyageuses apprécieront sur les ponts des bateaux à vapeur, ou même la nuit en chemin de fer. Il serait du reste difficile d'énumérer la quantité de *par-dessus* de tous genres qu'on trouve dans les grands salons de la rue Richelieu; il faut les visiter pour s'en faire une idée, ce genre de confection étant une des spécialités de cette habile maison, à laquelle les femmes élégantes de tous les pays, et même les commerçants, s'adressent pour avoir la plus haute dose de bon goût possible à des conditions toujours très-raisonnables.

Il ne faut pas que la toilette nous fasse oublier ce qui la prime pour toute femme intelligente, et qui sait que la beauté dépend toujours de la santé; elle ne l'accompagne pas forcément, mais elle s'enfuit devant les souffrances physiques; le corset joue un rôle plus important qu'on ne paraît le soupçonner dans la santé des femmes; puisqu'il est indispensable aux conditions de nos modes actuelles, il faut au moins réduire son influence autant que possible, et l'empêcher de devenir fâcheux; faire à une femme une jolie taille sans que ses organes internes se trouvent jamais froissés, comprimés ou déplacés, tel est le problème posé à tous les fabricants de corsets; jusqu'à présent madame Vigourous est à peu près la seule qui ait victorieusement triomphé de cette difficulté; ses corsets souples, gracieux, collant sur le corps sans serrer, sont recherchés par les plus grandes dames; fournisseur de Sa Majesté l'impératrice, madame Vigourous compte parmi sa clientèle les plus grands noms de France et d'Angleterre; elle fait pour la saison chaude des corsets de coutil à tissu lâche qui sont frais et excellents, surtout pour les personnes prédisposées à la transpiration; elle fait aussi en moire antique couleur poussière des corsets qui ont le triple avantage de ne pas se salir, d'habiller à miracle et de ne pas se déformer; pour grande toilette, elle en fait en gros de Tours blanc: c'est d'une élégance admirable, et chose étonnante, ce n'est pas très-coûteux.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas d'Italie bleu de

Chine à deux jupes, la seconde garnie d'une guipure noire ouverte des deux côtés où passent des crevés d'étoffe pareille retenus par des aiguillettes de velours noir; corsage à pointe devant, à petite basque derrière, avec revers garni et barrettes de velours noir; manches larges à gros plis vers le haut, sur lesquels sont fixées des aiguillettes; col et manches de mousseline brodée; cache-peigne composé d'un nœud de velours noir entouré de dentelle; bottines de satin noir; gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de mousseline de soie grise à trois volants garnis d'effilés, sur chaque volant une bande de soie blanche existant dans le tissu, sur laquelle courent des arabesques de plusieurs couleurs; corsage à basque pareille aux volants, revers semblables; manches à trois volants; col et manches en nan-sout couvert d'un semis; bottines de satin noir; gants de chevreau.

LES ROMANCIERS ILLUSTRES.

HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË.

(SUITE ET FIN.)

A propos de l'illusion que peut faire un récit *réel* sur les esprits les moins cultivés, sir Walter Scott, de charmante et fidèle mémoire, racontait qu'il assistait un jour, aux assises de Middlesex, à l'interrogatoire des témoins. Il s'agissait d'un meurtre. Un homme avait assassiné son ami; ils étaient seuls au moment du crime, et l'assassin avait quitté ce logis en toute hâte, avant que le crime fût découvert. Personne aux alentours n'avait entendu les pas du meurtrier; seule une enfant de douze ans à peine déclara qu'elle avait frémé au pas d'un homme qui frôlait le seuil de la maison. Du reste, elle n'avait pas vu cet homme, elle ne pouvait pas se rendre compte de la frayeur qui l'avait saisie, et cependant elle en était toute pâle encore et frissonnante.

A ces signes d'un effroi que rien n'explique, il est impossible de ne pas attribuer une cause surnaturelle! Ainsi est faite la terreur de certains passages de *Robinson Crusoë*, et soudain ce pas d'homme empreint sur le sable de cette île déserte arrive à l'extrême épouvante. Il n'y a rien, pour l'effet dramatique, qui se puisse comparer à cette empreinte attestant qu'un homme, un sauvage, et peut-être un cannibale, a traversé tantôt les domaines paisibles de Robinson.... et voilà ce que la jeune fille appelait le *frémissement*!

En fait de *réalisme*, et d'un réalisme incroyable, Daniel de Foë écrivit l'histoire de la peste de Londres, et dans ce livre il a porté si loin l'accent même de la vérité, il est entré dans tant et de si funèbres détails, il a compté avec tant de soin, plus dignes d'un ensevelisseur que d'un romancier de profession, les spasmes, les douleurs, les pulsations, les pustules des mourants et des morts, que de très-graves praticiens ont cité sérieusement, dans leurs cliniques, la peste de Daniel de Foë, qu'ils traitaient comme on traite un témoin oculaire. Or, Daniel de Foë avait quatre ans en 1665, l'année de la peste. Il a écrit, dans le même accent et avec la même conviction, les *Mémoires d'un cavalier*, un roman, et de ce roman plus d'un grave historien a tiré des conclusions purement historiques. Tels étaient le zèle et le soin de cet homme de se rapprocher de la vérité et de se tenir à son ombre. Autant il parle, en son *Robinson Crusoë*, la langue rustique et bourgeoise, autant il parle, avec zèle, avec bonheur, le langage élégant, austère et limpide de la guerre et de la cour, dans les *Mémoires d'un cavalier*. « Moi qui ai vu, » dit-il (personne n'est là pour le démentir), « moi qui ai vu les vieux soldats de Tilly, j'en puis parler, et nul ne peut attester, mieux que moi, ces hommes endurcis aux manœuvres, ces visages criblés, ces armes où la balle a laissé son empreinte, et ces mousquets rouillés par les pluies de l'hiver. Ils allaient, bien armés, à peine vêtus, dormant en plein champ, et montés sur des chevaux aussi rudes que leurs maîtres. Soldats et capitaines, ils étaient si bien dressés, que, pour eux, entendre et comprendre étaient même chose; au besoin, ils devinaient l'ordre et le devançaient. Ils avaient l'enthousiasme et les passions des victorieux. Ah! me disais-je en moi-même, pauvres Saxons! malheureux Saxons! »

Ne dirait-on pas une page des *Commentaires* de Jules César?

« Une autre fois, reprend le cavalier, je me trouvais dans une espèce de cité où régnaient l'ordre, l'abondance, la modestie, et cette familiarité mêlée d'obéissance et de respect, qui jette un si grand charme dans les relations des hommes. Ce n'était pas une ville, c'était le camp de Gustave-Adolphe. Il en avait chassé les femmes de mauvaise vie et les pillards que toute armée traîne à sa suite; lui-même il donnait à tous l'exemple du sang-froid, du courage et de la modération. Ah! me disais-je, M. de Tilly et ses soldats ne viendront pas facilement à bout de cette armée de gentilshommes! »

Est-ce là du bon *réalisme*? On n'en sait rien; c'est de la belle et bonne vérité, bien certainement.

Un des grands tours de force, un tour de force effrayant quand on y songe, et qui doit placer maître Daniel de Foë parmi les plus excellents faiseurs de réclame et de prospectus dont s'honore à bon droit le genre humain, c'est la véridique *Relation de l'apparition de mistress Veal*. Toute l'Angleterre y fut prise, et

maintenant encore elle est à se demander si l'histoire n'est pas vraie? En fait d'annonce (et Dieu sait cependant que ce grand art de l'annonce est à son apogée), on n'a jamais rien fait de pareil. Barnum lui-même, le grand Barnum, il n'a jamais rien inventé qui se puisse comparer à la *Relation de l'apparition de mistress Veal*.

Il faut d'abord vous apprendre que l'auteur de la susdite *Relation* est un honnête juge de paix de Mendstone, dans le comté de Kent, qui lui-même a su cette histoire d'une sienne cousine, qui est une femme sérieuse et qui habite à Cantorbéry, non loin de mistress Bargrave, à qui mistress Veal est apparue après sa mort.

Voilà, sans nul doute, autant de circonstances qui ne sont pas inventées, et qu'un homme habile, un romancier de profession inventerait tout autrement. D'ailleurs ce vénérable juge de paix, l'auteur de la *Relation*, connaît depuis longtemps sa vieille parente, et il la sait incapable de mentir. « Il est vrai que certains bruits ont couru qui mettaient en doute la vérité du récit de mistress Bargrave; mais ces bruits ont été répandus par les amis de feu mistress Veal. »

Alors voilà que la curiosité du lecteur étant éveillée, le lecteur veut savoir quelle était, de son vivant, cette mistress Veal? — C'était, répond l'historien, une vieille demoiselle très-pieuse, et sujette à de légères attaques d'épilepsie. Elle demeurait à Douvres, avec son frère, dont elle tenait la maison, à telle enseigne que le frère est un homme qui ne croit pas à l'apparition de sa sœur, et qui la fait démentir. A la bonne heure, mistress Bargrave; on l'en peut croire; elle a connu mistress Veal, elle était sa meilleure amie. Il est vrai que ces deux amies s'étaient perdues de vue, et que l'on pouvait dire que mistress Bargrave était fâchée avec mistress Veal, et ceci, et cela! Et puis elles avaient les mêmes habitudes; elles lisaient le même livre; elles savaient, par cœur, l'une et l'autre, le bon et digne livre du vénérable docteur Drelincourt sur *la mort*, un livre qu'on ne saurait lire avec trop de déférence et trop de piété!

Cependant le babil va toujours, la relation continue, et le lecteur ébahi, sans se douter du piège qui lui est tendu, va de preuve en preuve! Oui, mistress Bargrave a vu mistress Veal, tel jour, à telle heure! Quand mistress Veal entra, mistress Bargrave était assise sur son fauteuil; elle songeait à sa condition présente, elle avait sur les genoux, et tout ouvert, à la page 445, le livre de Drelincourt sur *la mort*, et elle pensait à *la mort*. A peine mistress Veal fut entrée, elle dit à son amie : « Hélas! voilà un bon livre, et si l'on savait toutes les consolations qu'il renferme... » Elle n'en dit pas davantage; elle était pâle, elle portait une robe de soie, et comme son amie lui en faisait son compliment : « Ah! dit-elle, la soie en est passée, » en effet la robe était encore, la veille, chez le dégraisseur. Cette mistress Veal était une femme vraie et sans vanité,

calme et patiente, et nourrie extrêmement des meilleures lectures. Ces dames passèrent ensemble une heure, une heure un quart, et mistress Veal prit enfin congé de mistress Bargrave, en lui recommandant de lire et relire l'ouvrage de Drelincourt sur *la mort*. Mistress Bargrave la suivit du regard et la vit disparaître au coin de la rue; elle allait d'un pas calme, ni trop hâté ni trop pressé. Sa robe de soie avait l'air de sortir de la boutique du marchand de soieries qui est tout en face de la boutique de l'éditeur du livre de Drelincourt.

Et toutes ces précautions, et toutes ces peines, et cette invention qui n'en finit pas, pour arriver à recommander aux lecteurs anglais le livre du docteur Drelincourt sur *la mort*!

Or l'édition, qui était restée entière au fond de la boutique du libraire, grâce à l'apparition de mistress Veal, se vendit jusqu'au dernier exemplaire, et voilà les miracles que le réalisme... et la réclame opéraient déjà en ce temps-là.

VII.

Le succès de *Robinson Crusô* se peut comparer au succès de *l'Iliade*. Ce grand livre est partout; il est traduit en toutes les langues; toutes les nations l'ont adopté. Il est resté le premier livre que la mère et le père de famille confient à leur enfant ingénu; le dernier livre que lit encore le vieillard en souvenir de ses belles années. Écoutez Jean-Jacques Rousseau, ce bon juge en toutes les choses de l'éducation! Il a fait l'éloge de *Robinson Crusô*, à l'heure même où Denis Diderot, sinon le plus sage, du moins le plus éloquent des philosophes, évoquait miss Clarisse Harlowe, et la saluait reine entre toutes les femmes de la création divine. Il y a quelque chose de l'enthousiasme et de la conviction de Denis Diderot dans les paroles de Jean-Jacques Rousseau parlant de *Robinson Crusô* :

« Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile; seul, il composera, pendant longtemps, toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire, et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote, est-ce Plin, est-ce Buffon? Non, c'est *Robinson Crusô*.

» Robinson Crusô dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servait d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Émile; mais c'est sur ce

même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, et d'ordonner ses jugements sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout, comme cet homme doit en juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

» Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Émile, durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans les livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voie habillé de peau, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure (de l'estampe), au parasol près, dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'avait rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en profite, pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas; car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté. Quelle ressource que cette folie, pour un homme habile qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre que le maître pour enseigner; il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité, car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul, et où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps. »

A cette louange éloquent, il serait inutile de rien ajouter, non pas même le récit de la mort de cet infortuné Daniel de Foë, qui est mort, après tant de travaux, dans un lit d'emprunt, dans un lit d'auberge, appelant, mais en vain, son fils ingrat qui devait lui fermer les yeux. « Où donc est-il? Qui l'arrête? A-t-il donc oublié son père *in tenebris*, ses cœurs sans asile, et sa mère expirante? Il est riche... il est sans cœur et sans compassion. Ah! le malheureux! qui n'a pas eu pitié de son vieux père, écrasé sous la dette et sous le travail! le malheureux qui n'a pas su conduire à mon lit de mort mon petit-fils que je ne connais pas, et que je voulais bénir! » En prononçant cette plainte suprême, et sans maudire ce fils ingrat, qui l'abandonnait dans sa misère, Daniel de Foë, un des grands écrivains de l'Angleterre, expirait sans que personne entendit cette voix touchante, et vint en aide à cette illustre misère! Il mourut, seul, pauvre, abandonné,

misérable... et pourtant satisfait, car il avait l'intime conviction de laisser après lui un chef-d'œuvre, qui serait entouré, plus tard, de la reconnaissance et des respects du genre humain... Hélas! l'infortuné, il avait à peine soixante ans!

JULES JANIN.

LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

I.

Il y a trente-cinq, ou peut-être même quarante ans, pour relever mon esprit abattu par un grand coup qui m'avait frappée (1) dans ma famille deux ou trois mois auparavant, j'entrepris ce qu'on appelait le petit tour des highlands : c'était une promenade devenue en quelque sorte fashionable. Les routes militaires y étaient excellentes, mais le bien-être des voyageurs était si négligé qu'on regardait presque comme une expédition d'accomplir ce pèlerinage.

D'ailleurs les highlands, quoique maintenant aussi paisibles qu'aucune autre partie des États du roi George (2), par leur nom seul répandaient encore la terreur à une époque où vivaient tant de gens qui avaient vu l'insurrection de 1745 : force personnes ressentaient de vagues appréhensions en regardant, des tours de Stirling vers le nord, la haute chaîne de montagnes (3) qui se dressait à leurs yeux comme un sombre rempart, et cachait dans ses retraites une population dont le costume, les mœurs et le langage différaient si fort de ce qu'elles voyaient chez leurs compatriotes des basses terres.

Pour moi, je sors d'une race qui n'est pas fort sujette aux terreurs qui naissent uniquement de l'imagination. J'avais quelques *highlanders* pour parents; je connaissais quelques-unes de leurs familles les plus distinguées, et sans autre compagnie que ma femme de chambre, mistress Alice Lambskin, je partis sans crainte, quoique sans escorte.

Aussi bien j'avais un guide et un cicérone presque égal à Grand-Cœur dans le *Voyage du pèlerin* (4); car

(1) Ce récit est placé par sir Walter Scott dans la bouche d'une vieille dame, nommée lady Baliol, qui prétend descendre du fameux Baliol, roi d'Écosse.

(2) Il est vraisemblablement question du roi George III.

(3) Les monts Grampians, qui courent du nord-est au sud-ouest vers le canal du Nord.

(4) Le *Voyage du pèlerin*, par John Bunyan, roman allégorique où le personnage de Great-Heart (Grand-Cœur) sert de guide dévoué aux différentes héroïnes qui figurent dans cette composition.

c'était Donald Mac Leish en personne, le postillon que je louai à Stirling, avec deux chevaux vigoureux, pour conduire ma voiture, ma duègne et moi-même partout où il me plairait d'aller.

Donald Mac Leish était un de ces postillons que les diligences et les bateaux à vapeur ont, je suppose, mis hors de mode. On les trouvait surtout à Perth, à Stirling ou à Glasgow : c'est là d'ordinaire qu'eux et leurs chevaux se louaient aux voyageurs ou aux touristes pour les courses d'affaires ou de plaisir qu'ils pouvaient avoir dans la terre des montagnes.

Cette espèce de personnage se rapproche assez de ce qu'on appelle sur le continent *des conducteurs*. On pourrait aussi le comparer au timonier d'un vaisseau de guerre anglais, qui suit, comme il l'entend, la marche que le capitaine lui trace. En marquant à votre postillon la durée de votre voyage, les objets que vous désiriez regarder, vous trouviez en lui un homme tout à fait compétent pour régler les lieux de repos et de rafraîchissement; il s'appliquait dans son choix à ne jamais oublier ni vos convenances, ni aucun des objets intéressants que vous pouviez souhaiter de visiter.

Il avait acquis la connaissance générale des légendes historiques d'un pays qu'il avait si souvent traversé. En l'encourageant (car Donald était d'une réserve pleine de convenance), il vous indiquait volontiers les champs de bataille où s'étaient vidées les guerres des clans; il vous disait, chemin faisant, les souvenirs les plus remarquables se rattachant aux lieux qui s'offraient à vous pendant le trajet. Il y avait de l'originalité dans les façons de penser et de parler de cet homme. Son goût pour les récits légendaires contrastait avec le savoir et l'habileté qu'il apportait à son métier; et, grâce à ce don, sa causerie abrégait singulièrement la route.

Toutes les étapes de notre marche étaient soumises à la direction de Donald. Il nous arrivait souvent, quand le temps était serein, de préférer, pour la halte durant laquelle nos chevaux se reposaient, des lieux où il n'y avait pas de relais établis; nous prenions nos rafraîchissements sous la cime escarpée d'un rocher d'où tombait une cascade, ou bien encore aux bords d'une fontaine émaillée de gazon verdoyant et de fleurs sauvages. Donald avait une seconde vue pour découvrir ces beaux lieux; et, bien qu'il n'eût jamais, j'ose bien l'affirmer, lu *Gil Blas* ni *Don Quichotte*, cependant il choisissait des haltes que Lesage ou Cervantes auraient voulu décrire. Fort souvent, comme il avait vu que je prenais plaisir à causer avec les paysans, il s'arrangeait de manière à placer notre halte près d'un cottage habité par quelque vieil Écossais dont l'espadaon avait brillé à Falkirk ou à Preston, et qui semblait un fragile mais fidèle souvenir du temps passé; ou bien il trouvait moyen d'établir nos quartiers, jusqu'à concurrence d'une tasse de thé, sous le toit hospitalier de quelque ministre de paroisse, intelligent et digne; tantôt c'était dans quelque bonne famille

de la campagne : ces braves gens, à la simplicité rustique de leurs façons primitives, à leur bienvenue obligeante et franche, joignaient une sorte de courtoisie naturelle chez un peuple où les plus humbles individus se considèrent, selon le dicton espagnol, comme des *gentlemen* aussi accomplis que le roi, quoique pas tout à fait aussi riches.

A toutes ces personnes Donald Mac Leish était parfaitement connu : une présentation de lui valait pour nous toutes les lettres des chefs les plus distingués du pays. L'hospitalité highlandaise nous fêtait avec toutes les variétés de la pâtisserie montagnarde, avec toutes les préparations possibles de lait et d'œufs, avec des gâteaux de toute nature, ou bien avec d'autres friandises plus substantielles, selon les moyens qu'avaient les habitants de régaler leurs hôtes; mais quelquefois cette hospitalité tombait avec un peu trop d'exubérance sur Donald Mac Leish sous la forme de rosée des montagnes (1). Pauvre Donald! c'était son seul défaut, et nous n'avions pas grand droit de nous en plaindre, car s'il devenait un peu plus jaseur, il redoublait la dose de sa scrupuleuse politesse.

Nous nous étions si bien habituées à la façon dont Donald nous menait, que nous observions avec quelque intérêt l'art qu'il déployait pour produire une petite surprise agréable : il nous cachait le lieu où il se proposait de nous faire faire halte, quand c'était un endroit extraordinaire et intéressant. C'était tellement son habitude, que lorsqu'il s'excusait en partant d'être contraint à s'arrêter dans quelque lieu étrange et solitaire, pendant que ses chevaux mangeraient l'avoine dont il avait fait provision, notre esprit se mettait en campagne pour deviner quelle retraite romantique il avait arrêtée en secret dans sa pensée pour notre méridienne.

Nous avons passé la plus grande partie de la matinée au délicieux village de Dalmally, et nous poursuivions notre promenade, tournant autour de la formidable montagne appelée Ben-Cruachan : elle incline vers le lac par une pente rapide la sauvage majesté de ses rocs, et ne laisse qu'un seul passage dans lequel le clan belliqueux de Mac Dougal de Lorne, malgré sa puissance formidable, fut presque détruit par le sage Robert Bruce.

Je rêvais, comme la dame irlandaise dans la chanson (2), à des choses depuis longtemps passées, et je voyais sans impatience la lenteur avec laquelle notre conducteur longeait la route du général Wade (3). Nous redescendîmes graduellement la côte de Ben-Cruachan, ainsi que le courant rapide et écumeux de l'Arve, laissant derrière nous le large lit de ce lac ma-

(1) C'est ainsi qu'on nomme l'eau-de-vie de grain distillée en fraude.

(2) Mélodies irlandaises de Thomas Moore.

(3) C'est le général Wade qui dirigea les premiers travaux de ces routes militaires après 1745.



Compt. C. & Co.

P. Gavet

LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la Maison Delisle. Lingerie de M^{me} Bayan. Corsets de M^{me} Vigoureux. Bottines
d'Holdrinet Gants et Parfums de G. Laboullée.*

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal. 20, rue Bergère.

jestueux, qui donne naissance à l'impétueuse rivière. Les rochers et les précipices, qui, à droite, s'abais-
saient perpendiculairement devant nous, laissaient voir
sur la gauche quelques restes des bois qui autrefois les
recouvraient, mais qui ensuite avaient été abattus,
nous apprit Donald Mac Leish, pour alimenter les fon-
deries de fer de Bunawe.

Nos yeux se fixèrent particulièrement sur un chêne
colossal, qui s'élevait près du bord de la rivière. Cet
arbre, d'une grandeur extraordinaire et d'une pitto-
resque beauté, était posé justement dans un endroit
où l'on voyait quelques pieds de terrain découvert,
placé au milieu d'énormes blocs qui avaient roulé du
haut des montagnes. Pour rendre ce site encore plus
romantique, sur ce terrain nu s'élevait la base d'un
rocher orgueilleux, et de sa cime tombait, à la hau-
teur de soixante pieds, une chute qui lançait au loin
l'écume et la rosée. Au bout de sa course ce ruisseau
se ramassait avec difficulté, comme un général en dé-
route rassemble avec peine ses forces dispersées, et
comme s'il eût été vaincu par sa descente rapide, il
cherchait sans bruit un passage à travers la bruyère
pour se perdre dans les eaux de l'Arve.

Je fus frappée de cet arbre et de cette chute d'eau,
et je souhaitai de m'en rapprocher : ce n'était pas pour
en faire un croquis, car, dans ma jeunesse, les demoi-
selles n'avaient pas l'habitude d'avoir des crayons de
mine de plomb, si ce n'est quand elles savaient en
faire bon usage ; je voulais tout simplement regarder
de plus près. Donald immédiatement ouvrit la portière
de la chaise ; mais il nous prévint que la descente de
la colline était rude, et que je verrais bien mieux mon
arbre en suivant la route encore une centaine de pas,
parce qu'elle le côtoyait. Je remarquai qu'il ne parta-
geait pas ma prédilection pour ce chêne séculaire. Il
connaissait, nous dit-il, près de Bunawe, un arbre
beaucoup plus gros que celui-là : de plus c'était à une
place où le terrain permettait à une voiture de s'arrê-
ter, ce qui n'était guère possible sur ces rochers ; mais
en somme il en serait selon le bon plaisir de milady.

Milady aimait mieux regarder le bel arbre qui était
sous ses yeux que de passer outre dans l'espérance
d'en trouver un plus beau. Nous marchâmes donc non
loin de la voiture, jusqu'à un point où Donald nous
affirma que nous pourrions, sans fatigue, aller aussi
près de l'arbre que nous voudrions ; mais il ne nous
conseillait pas de nous en approcher plus qu'à la dis-
tance de la grande route.

Il y eut dans la physionomie rembrunie de Donald
quelque chose de si grave et de si mystérieux en nous
donnant ce conseil, et cet air était si différent de sa
franchise habituelle que ma curiosité féminine se mit
en mouvement. Nous marchions toujours ; je reconnus
que l'arbre, dont la vue nous avait été dérobée par une
ondulation de terrain, était en réalité plus éloigné que
je ne l'avais d'abord supposé. « Je jurerais maintenant,
dis-je à mon cicerone, que cet arbre là-bas et la chute

d'eau sont précisément la place où vous avez l'intention
de nous faire stationner aujourd'hui.

— Dieu m'en garde ! dit Donald en toute hâte.

— Et pourquoi, Donald ? pourquoi ne pas nous arrê-
ter dans cet endroit si agréable ?

— Nous sommes encore trop près de Dalmally pour
donner la pâture aux chevaux, ce serait mettre leur
dîner trop près de leur déjeuner. Pauvres bêtes ! Et
puis ce lieu n'est pas heureux !

— Oh ! maintenant le mystère s'explique. Ya-t-il donc
au fond de ceci un fantôme, un revenant, une sorcière,
une ogresse, une magicienne ou bien quelque person-
nage féérique ?

— Pas le moins du monde, milady ; vous faites tout
à fait fausse route, comme on dit ; mais si vous voulez
bien y mettre un peu de patience, quand nous aurons
passé cet endroit, et que nous serons hors de la vallée,
je vous dirai ce dont il est question. Il ne fait pas bon
de raconter de pareils événements à la place même où
ils sont arrivés. »

Je fus obligée de suspendre ma curiosité, sentant
bien que si je persistais à ramener le discours dans un
sens, tandis que Donald le pousserait dans un autre, je
ne ferais que redoubler la force de ses objections,
comme lorsque le chanvre d'une corde a été tordu en
deux sens contraires. A la fin la route était tournée ;
nous étions à cinquante pas de l'arbre que je désirais
admirer ; je vis alors, à ma grande surprise, qu'il y
avait une habitation humaine au milieu des rochers qui
l'entouraient. C'était la hutte la plus rétrécie et la plus
misérable à peindre que j'aie jamais vue, même dans
les montagnes. Les murs, faits de terre ou de *divot* (1),
comme parlent les Écossais, n'avaient pas quatre pieds
de haut. Le toit était en gazon ; on l'avait réparé avec
des roseaux et des glaïeuls ; la cheminée était faite
d'argile, et retenue par des brins de paille, et le tout,
murs, toit, cheminée, était complètement recouvert par
une végétation de joubarbe, de gramin et de mousse,
comme cela se voit sur toutes les vieilles masures for-
mées avec de pareils matériaux. Il n'y avait pas la plus
petite trace d'un plan de choux, ce qui d'ordinaire ac-
compagne les plus pauvres cabanes ; et en fait de créa-
ture vivante, nous ne vîmes rien qu'un chevreau qui
brouillait sur le toit de la hutte, et une chèvre, sa mère,
à quelque distance, cherchant pâture entre le chêne et
la rivière d'Arve.

« Quel malheureux, m'écriai-je, a pu commettre un
crime assez grand pour mériter une si triste habitation ?

— Assez de crime, dit Donald Mac Leish avec un
soupir à demi étouffé, et Dieu le sait, assez de misère
aussi ; mais ce n'est pas la demeure d'un homme, c'est
celle d'une femme.

— D'une femme, répétai-je, et dans un lieu si dés-
sert ! quelle espèce de femme est-ce donc ?

(1) Le *divot* ressemble à notre tourbe ; on l'emploie aussi
comme combustible dans les cantons les plus pauvres de l'É-
cosse.

— Venez par ici, milady, et vous pourrez en juger par vous-même, » dit Donald. Alors nous fîmes quelques pas, et après avoir tourné tout d'un coup vers la gauche, nous eûmes le spectacle du grand et large chêne, mais dans la direction contraire à celle où nous l'avions regardé jusqu'alors.

« Si elle garde ses vieilles habitudes, elle sera là tout à l'heure, » dit Donald. Mais à l'instant il se tut, puis me désigna du doigt, comme s'il avait peur d'être entendu, le lieu dont il parlait. J'y portai mon regard, et je vis, non sans un certain sentiment de terreur, une forme de femme : elle était alors assise près du tronc du chêne ; sa tête était baissée, ses mains jointes, une mante brune était étendue sur sa tête, exactement comme les juives sont représentées dans les médailles syriennes, assises sous leurs palmiers. Je fus saisie de la même crainte et du même respect que mon guide pour cet être solitaire : je ne songeai à m'avancer vers elle pour la voir de plus près qu'après avoir jeté un coup d'œil sur Donald ; il y répondit à voix basse : « Elle a été bien méchante, cette femme-là, milady.

« *Folle* (1), dites-vous, répliquai-je faute de l'avoir bien compris : alors elle est peut-être dangereuse ?

— Non. Elle n'est pas folle, reprit Donald ; car alors elle serait moins malheureuse qu'elle ne l'est ; et pourtant quand elle pense à ce qu'elle a fait et à ce qu'elle a fait faire pour ne pas céder gros comme un cheveu de ses idées, elle ne doit guère être de sens rassis ; mais elle n'est ni folle ni méchante, et pourtant, milady, je crois que vous feriez mieux de ne pas l'approcher de trop près. »

Alors il me raconta en quelques mots l'histoire que je vais raconter plus en détail. J'écoutai son récit avec un mélange d'horreur et de compassion : cela m'engagea bientôt à m'approcher de cette malheureuse pour lui dire quelques mots de consolation ou plutôt de pitié, et en même temps je craignais de céder à cette bonne pensée.

C'était en général le sentiment avec lequel elle était regardée par les montagnards du voisinage : ils voyaient Elspat Mac Tavish ou la femme du chêne de l'Arve, ainsi qu'ils l'appelaient, du même œil que les Grecs considéraient ceux qui étaient poursuivis par les Furies, et qui enduraient les remords qui suivent les grands crimes. Ils regardaient ainsi les êtres infortunés comme Oreste et Œdipe ; et à leurs yeux ils étaient moins les auteurs volontaires de leurs crimes que les instruments passifs à l'aide desquels la fatalité accomplissait ses terribles décrets : la crainte avec laquelle on les envisageait n'était pas sans un mélange de vénération.

J'appris aussi de Donald Mac Leish qu'on redoutait toujours quelque malheur pour ceux qui osaient s'approcher de trop près ou troubler la sévère solitude de

cet être si complètement misérable : on croyait que quiconque venait trop près d'elle ressentait jusqu'à un certain point la contagion de son malheur.

Aussi ce fut avec quelque opposition que Donald me vit décidée à regarder de plus près cette malheureuse, et qu'il me suivit lui-même pour m'aider à descendre les sentiers les plus rudes. Je crois que son intérêt pour moi sut vaincre les pressentiments fâcheux qui s'élevaient en son cœur, et enchaînaient son dévouement par la crainte de voir ses chevaux boiteux, les essies de son essieu perdues, la voiture renversée, et tous les autres menus accidents de la vie d'un postillon.

Je doute que mon propre courage m'eût conduite si près d'Elspat, si Donald ne m'eût pas accompagnée. Il y avait dans les traits de cette femme l'austère isolement d'un chagrin sans espoir et sans bornes, auquel se mêlaient les sentiments contradictoires du remords et de l'orgueil qui tâchait de le cacher. Elle sentit peut-être que c'était la curiosité pour une histoire extraordinaire qui m'avait amenée à m'introduire dans sa solitude, et elle n'était pas enchantée qu'une destinée telle que la sienne n'eût été qu'un sujet de distraction pour une voyageuse blasée. Toutefois, dans son regard sur moi, il y eut plutôt du dédain que de l'embarras. L'opinion du monde et de ses enfants ne pouvait rien ajouter ni rien ôter au poids de sa misère : sauf le demi-sourire qui montrait le dédain de cet être élevé par l'intensité de sa souffrance au-dessus des lois communes de l'humanité ; elle paraissait aussi indifférente à mes regards curieux que si j'eusse été un corps inanimé ou une statue de marbre.

Elspat était au-dessus de la taille moyenne : sa chevelure, aujourd'hui grisonnante, était encore riche ; elle avait été du noir le plus foncé. Ses yeux l'étaient aussi ; ils contrastaient avec sa rude et austère physionomie ; ils avaient cet éclat sauvage et vague qui indique un esprit peu rassis. Ses cheveux s'enroulaient avec une certaine prétention à l'élégance autour d'une épingle argentée ; sa mante noire, drapée avec assez de goût, l'enveloppait tout entière ; mais l'étoffe en était de l'espèce la plus commune.

Après avoir considéré cette victime du crime et du malheur jusqu'à ce que j'eusse honte de garder le silence, quoique je ne susse pas comment l'aborder, je commençai par lui témoigner mon étonnement de ce qu'elle avait choisi une habitation si déserte et si triste. Elle coupa court à toutes ces expressions de sympathie en me répondant d'une voix ferme, sans le moindre changement dans son air ou dans son attitude : « Fille de l'étranger, il vous a dit mon histoire. » Dès lors je restai silencieuse, je sentis combien toutes les douceurs de la vie devaient sembler mesquines à un esprit qui avait de tels objets de méditation. Sans essayer de renouer la conversation, je pris une pièce d'or dans ma bourse ; car Donald m'avait appris qu'elle vivait d'aumônes ; je croyais qu'elle étendrait au moins la main pour la recevoir, mais elle n'accepta ni ne refusa mon

(1) *Bad* méchant et *mad* fou se ressemblent assez pour justifier lady Balian de faire cette méprise et la question qui en est la suite.

présent. Elle ne sembla même pas y faire attention, quoiqu'il fût sans doute vingt fois aussi précieux que ceux qui lui étaient ordinairement offerts. Je fus obligée de le placer sur ses genoux, disant involontairement en l'y plaçant : « Que Dieu vous pardonne et vous console ! » Je n'oublierai jamais le regard qu'elle lança au ciel, ni le ton avec lequel elle s'écria, dans les propres termes de mon vieil ami John Home :

Mon beau, mon brave enfant (1).

C'était le langage de la nature; il jaillissait du cœur de la mère privée de son fils, tout comme il s'élança de la belle imagination du poète qui trouva des expressions égales à la douleur de lady Randolph.

II.

Elspat avait goûté des jours heureux, quoique sa vieillesse fût plongée dans un abîme de chagrin et de malheur sans espoir et sans consolation. Elle avait été jadis la belle et heureuse femme de Hamish Mac Tavish qui, grâce à sa force et à ses prouesses, avait obtenu le titre de Mac Tavish Mhor (2). Sa vie fut remplie de trouble et de dangers; ses mœurs étaient celles des vieux montagnards qui estimaient honteux de se priver d'une chose qu'ils pouvaient prendre de force. Ceux des basses terres qui vivaient près de lui, et qui désiraient jouir en paix de la vie et de leurs propriétés, étaient contents de lui payer une petite redevance sous le nom de *black-mail*; ils se consolait avec le vieux proverbe qui dit qu'il vaut mieux flatter le diable que de le combattre. D'autres, qui auraient cru se déshonorer en faisant avec lui un tel marché, étaient souvent surpris par Mac Tavish Mhor, par ses associés, par ses suivants qui ordinairement leur infligeaient une peine proportionnée à leur délit, soit dans leur personne, soit dans leur propriété, soit des deux façons à la fois. On n'a pas oublié l'expédition dans laquelle il enleva à Monteith un troupeau de cent cinquante vaches, ni comment il plaça le laird de Ballybught tout nu dans un bournier, parce qu'il l'avait menacé de faire venir un détachement des *highlands watches* (3) afin de protéger ses propriétés.

Quels que fussent dans certaines occasions les triomphes de cet audacieux *cateran* (4), ils étaient souvent expiés par des revers; mais alors ses habiles manœuvres pour s'esquiver, ses fuites rapides, les ingénieux

(1) Cet hémistiche est tiré d'une pièce de Home qui avait peint dans lady Randolph une sorte de Mérope écossaise.

(2) Cette addition du mot *mhor* au nom propre est honorifique; *mhor* en écossais signifie grand.

(3) C'est le nom qu'on donnait aux troupes régulières chargées de surveiller l'attitude des montagnards; elles étaient au service du gouvernement anglais.

(4) On désignait ainsi les brigands de la montagne; mais ce sobriquet n'était pas plus déshonorant à leurs yeux que celui de bandit aux yeux d'un Corse qui a des démêlés avec la justice.

stratagèmes par lesquels il échappait au péril le plus imminent, devenaient aussi célèbres, et étaient aussi goûtés que ses exploits les plus heureux. Dans le succès comme dans le revers, au milieu de mille fatigues, de mille difficultés, de mille dangers, Elspat fut toujours sa fidèle compagne. Elle savourait avec lui des instants de bonheur momentané; mais quand l'adversité les accablait, sa force d'esprit, son sang-froid, sa courageuse patience en face du danger et de la fatigue, avaient, disait-on, stimulé plus d'une fois l'énergie de son mari.

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

PETIT COURRIER.

La *Jeune martyre*, de M. Paul Delaroche, a inspiré à M. Léon Halévy quelques beaux vers que nous sommes heureux de reproduire en donnant notre plus sympathique approbation aux sentiments qu'ils expriment :

SUR LA JEUNE MARTYRE, DE PAUL DELAROCHE.

Je te connais, jeune martyre !
Ton beau corps flotte à l'abandon ;
Dans ces traits glacés je sais lire
Tes douleurs, ta gloire et ton nom !

L'auréole dont s'environne
Ce front pur d'espoir animé,
N'est-ce pas la sainte couronne
Du faible et du juste opprimé ?

Ce fleuve, ta couche sanglante,
C'est le Tibre; l'ombre y descend ;
La rive est pleine d'épouvante;
Là-bas on pleure en te voyant.

Je te connais, jeune martyre !
Oui, cette mort, c'est un sommeil ;
Sur ta lèvre plane un sourire,
Précurseur muet du réveil.

Vienne le jour qui les délie,
Ces deux bras croisés sur ton sein !
Et tu vas te lever soudain,
En criant : Je suis l'Italie !

* * * Voici le bilan dramatique des théâtres de Paris pendant les quatre premiers mois de l'année : on a joué 83 pièces nouvelles, dont 44 vaudevilles. Le mois le plus productif a été le mois d'avril, qui a vu naître 24 pièces nouvelles par 34 auteurs.

* * * M. Jules Dulong, ancien maire de Saint-Jean-de-Brayes, commune de la banlieue d'Orléans, ancien agent de la Société des auteurs dramatiques, vient d'être

Elle donne le frisson à la salle entière! — Il y a là une scène d'une habileté et d'un talent supérieurs; ce petit chiffon de papier qui va et vient dans les mains de cet honnête homme, et qui contient un secret qui sera son désespoir, le déshonneur de sa femme et le malheur de toute cette famille, fait un effet poignant et indescriptible. Enfin, averti par la contenance effarée de sa femme, il lit, et au moment où sa colère va faire explosion pour écraser la coupable, sa fille tombe à ses pieds et s'écrie : Ne tuez pas ma mère, c'est à moi que cette lettre a été adressée! La mère n'accepte pas ce généreux dévouement de son enfant, qui se calomnie et se sacrifie pour elle; la mère s'accuse et s'humilie, la fille persiste, et le plus triste des combats de générosité s'engage entre ces deux femmes. Ainsi voilà un homme qui n'a plus que le choix de la coupable. Sa famille est déshonorée, par qui? La question est posée pour lui dans les termes les plus douloureux. Enfin tout s'explique, on ne peut dire que tout s'arrange; on apprend que l'amant de madame Lambert vient de se tuer à la suite d'une grande perte d'argent. Le rival mort, M. Lambert se calme un peu, la jeune fille peut avouer son héroïque mensonge et tendre de nouveau sa main pure et loyale à son fiancé, tout bouleversé de ce qu'il a entendu dire. La mère coupable s'agenouille devant l'ange qui l'a sauvée, et le mari pardonnera, on l'espère. Cette fin est peut-être un peu mélodramatique, mais elle fait de l'effet, elle touche; que demander de plus?... La pièce est très-remarquablement interprétée par M. Lafont, Lambert; mademoiselle Fargueil, belle et mélancolique coupable; mademoiselle Bellecour, vive, gaie et ensuite touchante; son succès sera long, fructueux, et assez complet pour conjurer les chaleurs qui font déjà émigrer chaque soir les Parisiens du côté du pré Catelan ou autres prés.

La Famille Lambert est accompagnée de deux petites pièces, deux petits actes qui sont des débuts littéraires, et avec lesquels il ne faut pas se montrer trop sévère; il y a de la fraîcheur, de la naïveté dans la première; on y va et vient avec entrain, on y rit, on y babille, on y dit gracieusement des *riens* charmants, et puis tout finit par des chansons, que veut-on de plus pour un auteur de vingt ans!

Dans la seconde, il y a un peu plus de sentiment scénique, il y a un sujet qui aurait même pu prêter à d'heureux développements, mais l'action est décousue, les scènes ne sont pas filées, comme on dit, et elles n'intéressent que parce qu'elles sont écrites avec facilité et esprit.

M. Ferdinand Dugué aime à mettre en scène les grandes figures historiques : Benvenuto Cellini, François I^{er}, Charles-Quint, Salvator Rosa, Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, les grands artistes, les grands princes, les grandes reines, tout ce qui a autour du front une couronne ou une auréole, il aime la grandeur, elle le tente et l'attire; c'est un bon symptôme, cela annonce le goût des sphères élevées; mal-

heureusement ses forces ne sont pas aussi développées que ses désirs, et il lui arrive de ne pas atteindre aussi haut qu'il a visé. Son dernier drame, le *Shakspeare* de la Porte-Saint-Martin, n'a pas réussi, il a déjà disparu de l'affiche, où le remplace, — ô vicissitude de l'affiche! — on ne sait quel *Jocko* et quels *clowns*; le grand, l'immortel, le sublime Shakspeare, remplacé par des hommes désossés, faisant des sauts de carpe au milieu d'une prose molle et surannée, datant de la restauration!... Enfin cela est, il faut bien le constater. D'où vient donc cet insuccès et cet ennui du public devant ce drame? La direction n'avait rien épargné pour la mise en scène : décors, costumes, soie, fleurs, velours, elle avait tout prodigué; il y avait là même des enfants jouant fort gentiment leurs bouts de rôle, des enfants, ce grand élément de la satisfaction du public! Tout cela n'a servi de rien, et il a fallu faire rentrer dans l'ombre si tôt tous ces costumes frais, tous ces décors neufs!... Et M. Mélingue lui-même n'a pas exercé sur la foule son attraction habituelle. Eh bien, voilà peut-être la cause de cet insuccès si improbable : M. Mélingue, puisqu'il n'a pas su porter la pièce, devait l'écraser. M. Mélingue a trop préoccupé M. Ferdinand Dugué, lorsqu'il a écrit son œuvre; il est tombé dans cette erreur, qui devrait s'appeler une faute contre l'art, de faire une pièce en vue d'un comédien; il faisait parler Shakspeare, et il songeait à M. Mélingue; de sorte qu'il a fait un Shakspeare hableur, bruyant, matamore, comme d'Artagnan ou Salvator Rosa, et qu'au lieu de dessiner son héros dans l'attitude noble et simple que l'histoire lui léguait, il l'a transformé, défiguré et rendu inacceptable pour la foule comme pour les lettrés. Que cette leçon serve aux poètes, qu'ils sachent choisir à l'avenir, s'ils veulent se servir à toute force du moule que leur offre un comédien aimé du public, qu'ils l'animent par un personnage de fantaisie, dont la silhouette ne choquera les idées de personne; mais, quant aux grands hommes, il faut n'y toucher qu'avec respect, les chercher dans l'histoire ou dans leurs œuvres avec conscience; et, du reste, quand il s'agit des hommes de génie, comme Shakspeare, le mieux est encore de les admirer à distance, et de ne pas faire descendre ces colosses de leur piédestal pour les faire marcher sur les planches d'une scène quelconque.

MAXIME TERMONT.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.